

LA BONANTE

Textes 2007



Unité d'enseignement en lettres
Université du Québec à Chicoutimi

Le sable survole la plage
Aller à l'encontre des eaux
Accompagner la dune

Un présage survient pour une rafale
Je borde l'éstran
Équarrir nos frontières

Le fer imprègne sa trace sur le sable
Et en fait empreinte
Le pas se coule dans la dune
Prend racine

Je gîte dans le lit du vent
Embarqué avec le trouble des étoiles

Pommes de prés, raisins d'ours et fleurs de sable
Gardés pour fortune de mer
Donnés pour rendu
Au passage de tes rives
Je serai paré
J'espérerai à l'approche
De la chute des demoiselles

*Jonathan Barrette
Rouyn-Noranda*

PRÉSENTATION

Cuvée 2007

Chaque hiver depuis une vingtaine d'années l'Université du Québec à Chicoutimi propose ses deux concours de création littéraire. La preuve que le concours est bel et bien devenu une tradition, tant dans la région que dans tout le Québec, est le nombre constant de participants qui soumettent leurs textes. Pour cette édition 2007, plus d'une cinquantaine d'acharnés concurrents ont envoyé leur contribution, au gré du vent, comme on rend visite à un vieil ami sans plus attendre son invitation. La fidélité et la persistance des uns, l'audace et la détermination des autres, nous ont convaincus non seulement de perpétuer l'événement, mais de le redynamiser au cours des années à venir afin de continuer d'honorer les efforts et le talent des fervents amateurs de création littéraire qui viennent frapper à notre porte des quatre coins de la province.

Quelles que soient leurs allégeances, leurs occupations et leurs préoccupations, les participants ont en commun cet irrésistible penchant pour l'acte d'écriture, acte de foi, s'il en est encore. Crayon à la main, touches sous

les doigts, ces adeptes de l'écriture ont échappé à leurs activités quotidiennes l'instant de raconter une histoire ou de titiller la langue, en 4 lignes ou en 3 pages. Qu'il s'agisse d'un passe-temps ou d'une véritable exigence, la création littéraire est ce moment de pure gratuité qui fait de nous tous d'heureux gagnants. Aussi, que chaque participant soit félicité de ses nobles efforts et de sa ténacité. *La Bonante* est fière d'accueillir dans son petit espace le fruit de cette passion.

Ce lieu de diffusion privilégié qu'est *La Bonante* ne subsisterait pas sans la présence assidue de la secrétaire du département des arts et lettres, Madame Agathe Tremblay, qui veille à la fenêtre tout l'hiver pour recevoir les visiteurs. Qu'elle soit remerciée pour sa patience et pour son travail de mise en forme de la revue. Il ne saurait non plus se passer de son gardien, le directeur de l'unité d'enseignement en lettres, Monsieur Jacques B. Bouchard, sorti de sa retraite l'instant d'une saison. Qu'il soit remercié non seulement de son dévouement, mais également pour son idée brillante de fonder ces concours de création littéraire en 1984.

Les concours de *La Bonante* dépendent également de l'engagement des membres du jury qui se renouvelle chaque printemps. Cette année, Madame Anne Martine Parent, professeure de littérature de l'UQAC, et Madame Sylvie Bouchard, doctorante en lettres, ont généreusement accepté l'invitation. En tant que troisième membre du jury, je les remercie chaleureusement de

Les sillons pris en leur marche
 Ont autant duré
 À se résoudre à rejoindre l'abord

Projetés
 Des galets sont figés dans leur trajectoire
 Pour le repousser

Se tiennent les eaux matées
 Qui n'ont pu attraper leur mer

L'eau se fait face
 Le sel tente d'happer une terre
 En retrouver la possession

Les eaux cherchent leur trésor
 Et reprennent leur œuvre
 Sur le jour

À se trouver un relief aux éléments
 Le grès apprend à devenir pierre
 Les crêtes migrent vers la distance
 Se dressent à coups de falaises

Le vent mine la rumeur de vagues
 Même à l'intérieur des terres
 Il appelle le sable
 À ta jonction

Et j'arrive par l'arrière-saison
Parcourir des chemins de mer
L'eau m'engrave
Appelle ses clans d'écume
À ma visée

La neuvième vague franchie
Finira bien par m'avoir

Le soleil décline le jour
Ma vie cherche à voir
L'abri de la tempête

Les buttes élevées
Montées à la croisée des vents
Je sais quoi te dire
Ce pays venté
Ne cesse de me parler de toi

J'arpente les marais salés
Occupés par ton souffle
Pour gagner la Pointe-de-l'Est

Chaque dune dévalée
Avec l'apparence de l'eau au bout
Est un rempart
Est une vague
Qui freine tout océan

leur excellent travail.

Enfin, un remerciement tout spécial à la Librairie *Coopsco* de l'UQAC ainsi qu'aux *Bouquinistes* de la rue Racine à Chicoutimi qui ont gracieusement offert des prix de participation aux étudiants présents lors du lancement de la revue.

Au nom de tous ces précieux collaborateurs, je vous souhaite une agréable dégustation de la cuvée 2007. Puissiez-vous continuer d'animer les pages de *La Bonante* encore longtemps. Votre visite sera toujours appréciée!

Cynthia Harvey, professeure.
Présidente du jury des concours littéraires 2007
Département des arts et lettres

MEILLEURS TEXTES DE 4 LIGNES

Troisième prix

Les chemins de mer

D'échouerie en échouerie
Toutes glaces débarrées
Les îles sont mûres

J'attrape mes songes
Ma récolte de pierres

Que se troque le silence

Mon temps est une méprise
Les algues reproduisent l'heure
Le sable naissant s'est emparé de la neige

La mer reprend ses acquis
Les îles ne sont nées que par procuration

Face à l'espace
J'offre mes cris
Le vent est une déflagration
J'arrive avec toutes les salves

C'est ce que je me suis dit, à cet instant précis, en les voyant ces deux-là de l'autre côté de la rue.

Assis sur un banc de parc où durant la journée de vieilles femmes viennent s'installer toujours à la même heure pour nourrir les pigeons, je tâtais le fond de ma poche. Les quelques billets qui s'y trouvaient un peu plus tôt n'y étaient plus. Partis, disparus sans trop savoir ce que j'en avais fait. Je regardai ma montre. *Tic, tac. Tic, tac.* Je me levai, attachai mon lacet qui s'était défait, et je me suis mis en marche d'un pas rythmé. Un homme entra dans un taxi après qu'une femme en soit débarquée. Dans le coffre, elle prit son sac, qu'elle balança sur son dos. La voiture se perdit dans les lumières de la ville.

Alexandre Beauchamp
Montréal

Premier prix

Révélateur

Fragile,
la vérité se révèle d'abord
derrière la porte close
d'une chambre noire

Leslie Piché
Laval

Deuxième prix

Mouvance

Tu vois, cette forme fuyante qui échappe à ton regard violent, cette chose dansante qui se manifeste puis disparaît, s'éteint et renaît, tu ne sauras jamais...

Jamais tu ne sauras de ce savoir exempt de zones obscures.
Jamais tu ne sauras
Jamais tu ne verras, et pourtant tout y est, sous tes yeux...
des vallons et des creux.

*Karen Chery
Montréal*

jambes – parce qu'il s'est assis derrière un homme qui mesurait six pieds et qui avait reculé son siège au maximum, ne lui laissant aucun espace pour se dégourdir. Il demanderait ensuite à sa femme de lui raconter sa journée dans les moindres détails.

Pendant ce temps, dans la salle de bains à la peinture défraîchie, une femme se prélasserait sous la douche. Une femme du même âge qu'elle, aux seins refaits, au regard pétillant de celle qui a bu une bouteille de vin à elle seule. Une femme à la silhouette discrète sous son tailleur sobre, mais qui, une fois nue, laisse entrevoir des courbes sveltes et des hanches d'une harmonie accablante.

L'homme n'écouterait pas sa femme lui dire à quel point elle l'aime, à quel point elle s'ennuie déjà. Trop. Qu'elle a déjà hâte qu'il rentre à la maison et qu'il lui fasse l'amour, en silence, avec force brute, mais tendresse.

Non, il ne l'écouterait pas, plus préoccupé par le bruissement de l'eau sur le carrelage que par ce que celle qu'il a épousée, il y a maintenant trois ans, lui dirait. Il raccrocherait le combiné, enlèverait ses vêtements, fermerait les yeux, prendrait une grande respiration, et se mouillerait à son tour.

Je regardais l'homme embrasser sa femme une dernière fois avant qu'il monte dans l'autobus. Pauvre d'eux, pensai-je, l'amour est une corde au cou.

Que ce soit les coups de klaxons, les sirènes de pompiers ou encore les gyrophares qui donnent à la nuit cette teinte rougeâtre, Montréal prend, au tournant de la pénombre, des allures de champ de bataille. Des gens se tiraillent, se bousculent – afin de s’approcher encore plus près de ces musiciens noirs aux doigts boudinés qui enchaînent les notes – simplement pour sentir la musique les envahir. Pour se laisser bercer sur des airs rythmés.

Le parc était désert. Seuls quelques pigeons se battaient et picoraient les graines laissées là par les vieilles femmes durant la journée. Ils repartaient au bout de quelques minutes, rassasiés, puis ils revenaient et me fixaient, me suppliaient de leurs yeux perçants.

À cet instant précis, je me souviens. Je me souviens ce que je me suis dit, en les voyant ces deux-là de l’autre côté de la rue. D’où j’étais, je ne pouvais pas discerner leurs visages. Seulement le contour de leurs deux corps, dessinés par un réverbère affaibli sur le ciment taché. Ils s’étreignaient jusqu’à s’effriter.

Derrière eux, un autobus. En lettres bleues sur fond blanc, le nom de la compagnie de transport.

J’imaginai très bien la scène : l’homme devait partir en voyages d’affaires, laissant derrière lui sa femme qui occuperait ses temps libres à attendre son premier coup de fil. Il lui dirait qu’il va bien, qu’il a fait bonne route, qu’il a un peu mal au dos – ainsi qu’aux

Troisième prix

Sur les trottoirs

Sur les trottoirs de l’enclume
Le vent rattrape ses mensonges
Le loup crée son absence
Chagrin d’être sans être

*Lucie Chéné
Sillery*

MEILLEURS TEXTES DE 3 PAGES

Deuxième prix

De l'autre côté

Assis sur un banc de parc où durant la journée de vieilles femmes viennent s'installer toujours à la même heure pour nourrir les pigeons, je tâtais le fond de ma poche. Les quelques billets qui s'y trouvaient un peu plus tôt n'y étaient plus. Partis, disparus sans trop savoir ce que j'en avais fait.

Encore une fois, je devrais rentrer à pied, seul, en évitant de m'attarder dans les rues à cette heure. La nuit pourrait m'avalier.

Embourbée dans le flot de véhicules, la rue Saint-Denis – comme chaque année d'ailleurs en cette période de canicule – se transforme en un véritable tapis turc. Des milliers de touristes, de banlieusards, d'hommes, de femmes venus observer, pour le simple plaisir d'être sur place, échouent çà et là aux abords des scènes érigées au milieu des passants. L'espace d'une soirée, qui s'étire jusqu'à la fin du mois d'août, le silence anonyme de la ville n'existe plus. Et je m'y perds.

un homme, un vrai, qu'il en perd la notion, et s'étend, à jamais endormi devant la porte, impuissant et meurtri dans son silence.

*Sandra Brassard
Jonquière*

Premier prix

Le bourreau des coeurs

Les hommes étaient tous assis ensemble, les fesses appuyées sur de vieilles caisses de lait aux couleurs criardes, et ils contemplaient la tombée du jour sur les champs. Postés devant la vieille grange, juste sur la butte qui surplombe la route principale, certains fumaient tandis que d'autres mastiquaient un sandwich aux croûtes récalcitrantes. Peu d'entre eux parlaient, c'était comme cela entre gars. Entre deux gorgées de bière froide – comme en témoignait la condensation sur les bouteilles – ils se lançaient parfois des blagues douteuses qui racontaient des histoires de filles chaudes qui se frottent et qui aiment ça, comprends-tu, avec des grosses boules qui en veulent plein le visage, comprends-tu...et ça s'arrêtait après, dans un silence tout de même apprécié. Car après, qu'aurait-on pu dire de plus ? Et on se désaltérait si bien sans s'embarrasser des mots qui vont tellement mieux aux bouches des femmes. Rouge à lèvres et dents immaculées disent avec tellement plus d'habileté les tourments de ce

monde injuste – l’argent qui manque, les enfants et le ménage en trop, les seins qui tombent et le mauvais sort qui les fait toutes grossir (mais pas les chips, le chocolat et le coca-cola) – et elles performant admirablement sous le mode accusatoire : « tu ne m’écoutes jamais, tu ne comprends pas, tu ne peux pas savoir, pourquoi tu ne réponds pas ? ».

Ils prenaient enfin la pause qu’ils attendaient après ces nombreuses heures de travail passées à suer et à contracter leurs muscles pourtant devenus vigoureux au fil du temps. Ce n’est pas qu’ils se plaignaient de ce qu’on leur demandait d’accomplir, mais ils profitaient du moment, confortables entre eux, dans la fraternité d’un labeur intense communément accompli. Surtout, ils savaient la valeur de ces minutes où personne ne leur posait ces questions si dérangeantes : « À quoi penses-tu ? Me trouves-tu belle ? Quand tu étais jeune, à quoi rêvais-tu ? ». Ici, dans la paix des hommes, avec les mains criblées de cicatrices et la barbe drue sur les joues, ils pouvaient respirer, arrêter de se sentir traqués, vivre même, se laisser aller sans comptes à rendre, sans la menace de paraître inopportuns ou grossiers. Ils étaient des mâles virils, qui pissaient debout, et plus loin que les autres en plus, avec un engin beaucoup plus puissant, sauf peut-être le petit nouveau. À seize ans, on peut comprendre ça. Le vieux Firmin, en le regardant se soulager un jour, a commenté l’épisode d’un air entendu : « Hummm...moins gros parce que moins de pratique, ça viendra... ». Et c’était plausible, l’expérience fait toute la différence sur la grosseur, paraît-il, et il le

et plus ils se déchaînent sur sa personne. « Ah ! le monstre ! l’abominable ! » Bang ! « Il faut l’enfermer, appeler la police ! » Bang ! « Allez chercher le fusil. » Bang !

Mais Réjean, mû par une force insoupçonnée, se relève et se sauve. On essaie de le rattraper, mais il galope avec fureur comme s’il était possédé. Il descend la côte et se dirige vers sa maison dont le toit se détache de l’horizon. « On va le rattraper, le petit christ, t’inquiète pas ma fille », disent les hommes avec un bras protecteur autour des épaules de la jeune femme qui pleure doucement. « Viens que je te serre là, petit cœur », ajoute un autre. Et le gamin court, ne perd pas une seconde même si son souffle devient de plus en plus saccadé. Son abdomen le fait souffrir, il halète avec frénésie, la sueur et le sang trempent ses vêtements déjà maculés de terre. Complètement en nage, il poursuit sa course jusqu’au seuil de la maison familiale. Par la fenêtre, il voit sa mère, le combiné du téléphone à l’oreille, horrifiée et tout à coup tétanisée par la haine. Il y a des choses qui ne s’expliquent pas, se dit-il.

Il se met alors à pleurer, à chialer comme une nénette, en hoquetant : « Je te trouve si jolie... je te regardais et je me disais que tes cheveux avaient la même teinte que le miel...tu me plais...je t’invite ce soir ». Puis, il s’assoit sur le palier, désolé mais résolu, et il attend la suite des choses dans son corps trop long pour lui. Mais le temps passe si lentement quand on devient

leurs, Réjean a décidé de leur montrer qu'il besogne mieux que ces vieux galeux. Avant qu'elle ne soit tout à fait à leur hauteur, il se lève, la devance, et lui dit : « ... hummm...ah ouais...eeeeeeeeee... ». La pauvre fille ne sait pas trop quoi répondre : « Bonjour ! Puis-je faire quelque chose pour toi ? Te sens-tu bien ? As-tu besoin d'aide ? ». Tous les copains s'esclaffent, Robin se plie même en deux, des gouttes d'urine perlent dans sa culotte. Sans attendre, Réjean repart à l'assaut : « ...c'est que...pas mal...eeeeeeeeee...je veux que tu... ». Visiblement mal à l'aise, la pauvre demoiselle lui sourit avec pitié, et convaincue d'avoir affaire à un fou furieux, rejoint rapidement le groupe auquel elle transmet les consignes pour la prochaine semaine. Mais Réjean ne peut pas se laisser faire. Décidé, il s'avance encore une fois vers elle, et il la saisit par la croupe, fermement, en ajoutant : « ...jolie...tu voudrais...avec moi... ».

Cauchemar, elle se met à hurler : « Maudit violeur ! Aidez-moi, ôtez-le de là, il me fait mal ! ». Mais il continue, il ne s'agit que d'un sal moment à passer, puis elle se calmera : « Laissez faire les gars, elle aime ça, elle se trémousse, elle voulait ça depuis le début ! ». Seulement, les autres hommes ne sont plus de son avis, et se jettent sur lui : « Tu vas en manger une sacrement, mon gars ! Une hostie de volée, je te dis ! ». Réjean se laisse faire. Maintenu au sol solidement, il ferme les yeux, et il sourit niaiseusement. La fille tremble convulsivement et laisse entendre une plainte douloureuse. Il préfère le contact des poings massifs à son regard égaré et apeuré. Plus ils le cognent, plus son visage se détend,

sait, lui, qui, souvenez-vous, en a fait une dizaine de marmots sans compter ses compétences au sujet des vaches, des cochons et des chèvres.

Chacun se regardait donc les pieds avec bonheur, n'ouvrant la bouche que pour roter et bailler selon l'usage, lorsqu'ils virent, de loin mais pas tant que ça, une jeune dame s'avancer vers eux. Pas une laide, mais une belle fille, qui balance les hanches et tout. Et là de dire qui la baiserait mieux que les autres. « Moi ! » « Moi ! » « Non, c'est moi qu'elle veut. » « Je te parie qu'elle me saute dessus et qu'elle me suce. » « Une cochonne, je te dis ! » « Ouais, elle préférerait la mienne, parce qu'un petit bout de saucisse mou comme le tien... » « Et toi, Réjean, le jeune, t'en as jamais touché à une comme celle-là, non ? » « Pourquoi tu dis rien ? T'as peur, hein ? » « T'es peut-être pas attiré par les petites poules mais par les coqs ? » « Heh, les gars, Réjean aime qu'on lui mette la queue dans le cul ! » Alors, c'est le fou rire général. Même Réjean rit, il la trouve bien bonne celle-là, quand même, les coqs, il les égorge à grands coups de hache, rien d'autre : « Amenez-en de la poule, le poulailler au complet », réplique-t-il en jouant les renards gourmands. Mais les autres le regardent en pouffant, ils pensent qu'il fait l'habitué, mais qu'il n'assume pas. « Ouais, ouais Réjean, c'est ça ! » « Tu pourrais me donner un cours. » Et ils se moquent encore, encore.

Lorsque la fille les rejoint, celle du patron d'ail-